N° 2. (Ire ANNÉE.) 22 AOUT 1829.

L'ORGANISATEUR,

Journal des Progrès de la Science générale

AVEC UN APPENDICE

SUR LES MÉTHODES ET LES DÉCOUVERTES RELATIVES A L'ENSEIGNEMENT.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Saint-Maur-Saint-Germain, n° 1- ; chez PILLET aîné, rue des Grands-Augustins, n° - ; DELAFORÊT, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7 ; et les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année ; 15 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

DE LA PERPÉTUITÉ DES CROYANCES CHRÉTIENNES.

Si, au tems de Praxitèle et de Zeuxis, un homme, sorti des écoles socratiques, se fût avisé de prédire que la *Vénus* du temple de Gnide et le beau portrait d'Hélène, dont l'un des portiques d'Athènes était décoré, resteraient comme chefs-d'œuvre de l'art, pour servir de modèles aux statuaires et aux peintres, alors même que les temples payens seraient en ruine, et les croyances mythologiques abolies, l'archonte-roi n'aurait pas manqué de sévir contra l'imprudent philosophie, et le même tribunal, qui condamna le maître de Platon, se serait empressé de conjurer, par la mort du prophète, l'accomplissement de la prophétie. Rien que de naturel dans cette conduite de la magistrature athénienne. Ne trouvant pas dans la religion, menacée d'une fin prochaine, la puissance de raison et de sentiment, seule garantie de durée pour ses dogmes et pour son culte, les protecteurs obligés du polythéisme n'auraient pu le défendre que selon sa nature debile et ses doctrines périssables, c'est-à-dire par la ciguë ou par le glaive; et de supplice en supplice, les bourreaux, les dieux et leurs adorateurs auraient vu lever enfin sur eux le jour marqué par les décrets providentiels, pour l'abolition des sacrifices sanglans, et pour la promulgation de la loi de grâce, sous l'empire de laquelle l'humanité, graduellement affranchie, devait arriver à une émancipation complète et définitive.

Eh bien! ce qu'auraient fait, ce que firent toujours les vengeurs de divinités impuissantes, les prêtres d'une religion destinée à périr, n'est-il pas étrange de le voir tenter de nos jours par des chrétiens, dont la susceptibilité doit faire présumer au moins qu'ils croient à la vérité des saintes écritures, à la réalisation des promesses divines, au triomphe et au règne de l'Evangile, jusqu'à la consommation des siècles! "Quoi! dirai-je aux catholiques fervens qui, entraînés par un zèle aveugle, ont imaginé d'intenter une action criminelle au *Courrier Français*, à propos d'une prédiction sur laquelle leur foi vive et sincère aurait du suffire pour les rassurer: vous partagez avec nous la conviction que la doctrine du Christ, doctrine libératrice, source d'espérance et d'amour, restera victorieuse de tous les obstacles que le genie du mal jetera sur son passage, pour retarder le développement religieux et philantropique qu'elle doit obtenir: vous ne craignez point que la parole céleste soit démentie, que les portes de l'enfer prévalent contre elle! Et cependant, vous agissez comme si vous étiez poursuivis par cette terreur impie! Et vous mettez vous-même en question l'origine et la perpétuité de vos croyances, en invoquant l'appui d'un pouvoir temporaire; en osant, dupes de sacriléges alarmes, demander à l'homme de venir à l'aide de Dieu! Cessez de renir ainsi vos espérances, qui sont les nôtres, et dont le monde entier fera tôt ou tard son patrimoine! Cessez d'attribuer, par des réquisitoires ou des arrêts, le caractère vulnérable et fragile des choses humaines, aux grandes vérités, aux dogmes consolateurs que la main du Très-Haut a revêtus du sceau de l'éternité."

Non, les croyances chrétiennes ne seront point abolies! Non, elles ne tomberont jamais dans l'oubli des peuples, après qu'elles ont été gravées dans le cœur de l'homme par la volonté divine, qui a mis en elles le germe de tous les progrès et de toutes les améliorations auxquels le genre humain peut parvenir! Voilà ce qu'il faut dire aux incrédules qui ont le malheur de ne pas comprendre les hautes destinées que la puissance civilisatrice du chistianisme réserve à nos derniers neveux! Voilà ce qu'il faut prêcher aux sceptiques, avec l'accent de la conviction et de la charité, au lieu de les traduire à l'audience d'un tribunal correctionnel pour leur faire subir, au nom d'un Dieu de paix et de miséricorde, de vives apostrophes, suivies de sentences rigoureuses, qui ne font que les aigrir sans les persuader, et qui les éloignent ainsi de plus en plus du culte que l'on cherche à défendre.

Eh! voyez où conduisent vos imprudentes poursuites! Les écrivains inculpés, pour se soustraire à la peine dont vous les menacez, vont fouiller jusque dans les textes sacrés et, s'en tenant à la lettre de tel ou tel passage, ils vous montrent leur justification, matériellement tracée, dans les livres même que vous invoquez contre eux. Quel parti prenez-vous

alors pour détruire leurs allégations? Vous faites descendre la religion du Christ de la sphère sublime où son divin auteur l'a placée; vous la réduisez à faire plaider sa cause, entre des prostituées et des filoux, par des légistes qui, opposant péniblement des arguties à des arguties, sont forces d'ergoter et de conclure comme s'il s'agissait de minces intérêts temporels, de la déviation d'un cours d'eau ou du vol d'un brin d'herbe. Relevez donc, relevez cette fille du ciel d'une position si peu digne d'elle! laissez-la répudier un patronage qui la rapetisse, et ne la défendez plus avec des armes que son origine et sa nature célestes désavouent.

Remettez votre épée dans le fourreau, dit Jésus à Pierre, *ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée.* Leçon admirable de tolérance et de charité, donnée par le libérateur des hommes au premier des apôtres, afin de lui faire comprendre qu'inaccessibles à l'offense, qu'étrangers aux passions haineuses et vindicatives, les chrétiens ne devraient employer que les voies de la patience, de la douceur, et de la persuasion pour propager et maintenir leur foi sur la terre! Mettez donc ce précepte en pratique, sectateurs zélés du catholicisme! appelez sur vos frères les lumières de l'esprit saint, et non des châtimens; arrachez-les au doute qui les égare, par la puissance de la vérité, qui est en vous, et par la manifestation des vertus évangéliques; et vous leur aurez prouvé alors, et il croiront avec vous, que les peintures apocalyptiques, selon la judicieuse remarque de M. Ballanche, sont des menaces et non des prophéties; et ils viendront joindre leur voix à la vôtre pour attester que la religion, où vous puisez vos inspirations généreuses, et dans laquelle le faible et l'oprimé n'auront pas en vain placé leurs espérances, est en effet au dessus des atteintes du tems.

Disons plus, l'auteur de la phrase qu'on incrimine, si l'on en juge par l'ensemble de l'article et par les explications données dans divers journaux et à l'audience, ne paraît pas avoir voulu étendre sa prédiction aux vérités essentielles, aux dogmes impérissables du christianisme; et tout semble indiquer, au contraire, que l'abolition dont il a parlé ne s'appliquait qu'à certaines parties de la religion dominante, qu'il considérait comme susceptibles de changement et de réformation.

Mais sur ce terrain, l'accusation ne se décidera pas mieux peut-être à lâcher prise. Oubliant les modifications successives, conseillées par les docteurs, et adoptées par l'église, selon les besoins et le génie de chaque époque, dans les institutions organiques de la charte chrétienne, elle pourra se croire obligée de combattre pour le maintien absolu du *statu quo*, et de confondre, dans la même protection, des interprétations et des rits passagers avec des croyances immortelles. Nous laisserons aux avocats le soin de renverser légalement, devant la cour royale, cette prétention, en nous réservant de la repousser ici par des considérations d'un autre ordre.

Il suffit de jeter un coup-d'œil impartial sur l'histoire pour se convaincre que l'humanité, d'abord barbare, et soumise providentiellement à une éducation lente et pénible, ne dut exprimer successivement sa pensée religieuse, que par des dogmes et des pratiques, qui se dépouillèrent graduellement de leur grossièreté originelle, et qui s'éloignèrent incessamment de l'idolâtrie primitive pour se rapprocher de la connaissance et du culte d'un seul Dieu, créateur et régulateur de l'univers. Mais, pense-t-on qu'ainsi parvenue au monothéisme, tout ait été dit et réglé irrévocablement pour elle, et que la progression se soit arrêtée précisément dans les élancemens de l'ame humaine vers la suprême intelligence, c'est-à-dire, dans la sympathie mystérieuse de la première des créatures avec l'Etre infini dont elle tient le don de la perfectibilité? ce serait bien peu comprendre la sagesse des plans providentiels, et donner ensuite un démenti aux annales de tous les peuples. Disons plutôt avec l'éloquent écrivain que nous avons déjà cité: « Oui, la religion, faite pour l'homme dans le tems, est sujette à la loi du progrès et de la succession; elle se manifeste donc aussi successivement. Lorsque Dieu a parlé dans le tems, il a parlé la langue du tems et de l'homme. L'esprit contenu dans la lettre se développe, et la lettre est abolie. La plénitude des facultés humaines sera la plénitude de la religion. »

Ce langage pourrait-il effaroucher les dévots du jour, catholiques stationnaires, quand ils ne sont pas rétrogrades, et toujours fort chatouilleux? nous les renverrions alors aux livres mêmes sur lesquels ils prétendent appuyer leur foi; ils y verraient que les plus savans et les plus pieux des docteurs de l'église admirent la nécessité de modifier les décisions dogmatiques selon les lumières et l'exigence des tems; que saint Jérôme, par exemple, jugea prudent de cacher aux chrétiens ignorans de son époque, les trésors infinis de la miséricorde divine, et déclara par là que les vérités saintes dont l'église était dépositaire ne devaient être révélées et développées, que graduellement, et dans l'ordre des progrès de l'intelligence humaine: *Quæ nunc abscondenda sunt his quibus timor utilis est ut dum supplicia reformidant, peccare desistant.* (*Comm. S. Hier. in Isaïam, cap. ult. ad. fin.*) Ils liraient aussi dans saint Augustin, *qu'il n'est pas vrai que ce qui a été une fois bien établi, ne se doive jamais changer... que, tout immuable qu'il est, le modérateur et le créateur de tout ce qui est sujet à changer sait parfaitement ce que chaque tems et chaque état des choses demande qu'il fasse, qu'il ajoute, qu'il ôte, qu'il abolisse, qu'il augmente ou qu'il diminue, jusques à ce que le cours des siècles, qui coule avec un ordre admirable, comme un grand poëme d'une cadence et d'une modulation exquise, s'achève et se termine.* (Saint Aug. let. à Marc.) Eh! les têtes les plus fortes du parti catholique, dans ce siècle même, ne se sont-elles pas hautement prononcées pour l'orthodoxie des modifications que l'on pourrait apporter au christianisme, afin de raviver la foi expirante, dont le monde a besoin pour ne pas mourir? commençons par M. de Maistre:

« Il faut nous tenir prêts, dit-il, pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée, qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre; le genre humain ne peut rester dans cet état.... Mais attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie; l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être même existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux, et mettra fin au XVIII[e] siècle, qui dure toujours; car les siècles intellectuels ne se règlent pas sur le calendrier, comme les siècles proprement dits. »

« Tout annonce, et vos propres observations même le démontrent, je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, XIe et dern. ent., tome III.)

Entendez aussi M. de La Mennais dire aux théologiens qui l'entourent, *que leur science est mesquine et dégénérée, que tout a changé autour de nous, que lois, institutions, mœurs, opinions, rien ne ressemble à ce que virent nos pères; que les idées ont pris et continuent de prendre des directions nouvelles; et que le zèle le plus vif ne servirait à rien, sans la connaissance de la société au milieu de laquelle il doit s'exercer.* Arrêtez-vous ensuite à l'allocution véhémente, à l'admonition sublime par laquelle ce grand écrivain semble vouloir amener le clergé catholique à se charger de l'œuvre régénératrice, de la mission vraiment libérale et philantropique, dont la promesse et le germe sont déposés dans le texte même de l'écriture. « Prêtres de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, le sort du monde est en vos mains; et pour le sauver, que faut-il? Ce qu'il fallut il y a dix-huit siècles: une parole qui parte du pied de la croix. Voici ce que dit le Seigneur: *Je vous ai réservés pour le tems propice, pour le jour du salut, afin de relever la terre, et de recueillir mon héritage dispersé: pour dire à ceux qui sont dans les chaînes:* SORTEZ; *et à ceux qui sont dans les ténèbres:* VOYEZ LA LUMIÈRE. » (Isaïe.)

A ce langage apostolique, si peu conciliable avec l'esprit d'obscurantisme et de domination de l'ultramontanisme vulgaire, dont l'abbé de La Mennais avait été considéré jusqu'ici comme le plus ferme soutien; à cette provocation divine que le lévite n'a rappelé sans doute que pour signaler au sacerdoce la tâche réservée à notre siècle, de raviver le christianisme par une interprétation plus large de ses préceptes, et par une application plus directe de sa morale à l'émancipation et au perfectionnement intellectuel de la portion la plus nombreuse et la moins favorisée de l'espèce humaine; à ces accens énergiques, joignez les paroles éloquentes que l'ambassadeur du Roi de France, du roi très-chrétien, du fils aîné de l'Eglise, a prononcées récemment dans une des grandes solennités catholiques, devant le Sacré-Collége même, et demandez-vous après s'il peut y avoir crime ou hérésie à espérer pour la chrétienté des perfectionnemens qui supposent des abolitions et des additions, telles que les admit le saint docteur si justement honoré comme le flambeau de l'Eglise latine? Ne serait-il pas au contraire naturel de penser que la loi évangélique recevra de nouvelles applications, par les changemens même dont on veut faire peur à l'étroite orthodoxie des *fidèles selon la lettre*, et qu'elle parviendra plus tard à son entier développement, quand tous les obstacles que le génie du retardement n'a cessé de lui opposer seront levés; quand la domination de ce génie, qui est le véritable démon apocalyptique, ne pèsera plus sur le monde; *quand l'esprit de vérité sera venu pour enseigner toute vérité, pour annoncer aux hommes les choses que l'auteur de l'Evangile voulut cacher à ses premiers disciples, parce qu'ils ne pouvaient les porter présentement* (évang. St-Jean, chap. 16, v. 12 et 13); quand arrivera enfin le règne de Dieu sur la terre; ce règne, dont la seule promesse, comme le remarque Herder, ouvrit au christianisme une voie si rapide et si ferme?

Mais ce complément de l'Evangile, cette dernière évolution plébéienne, selon l'expression de M. Ballanche, cet apogée de la civilisation, qui doit être le signal du retour du Christ et la manifestation de son règne terrestre; tout ce magnifique avenir, des hommes qui se disent chrétiens, les seuls chrétiens, le méconnaissent et le répudient! Aveuglés par leurs préoccupations politiques, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils luttent contre la réalisation des plans éternels de cette Providence, dont ils veulent se constituer les vengeurs, et ils deviennent infidèles à leur doctrine religieuse, source de perfection, de charité et d'espérance, en provoquant de nouveaux orages, par une résistance obstinée aux plus sages, aux plus indispensables réformes! Insensés! Voudriez-vous donc que le dernier triomphe de l'Evangile, aux approches de l'âge d'or qui est devant nous, s'accomplît aussi au bruit du tonnerre, comme la révélation de Moïse, dans l'enfance de l'humanité? Ah! laissez plutôt marcher paisiblement vos frères à leur noble destination, à l'association de toutes les forces, au concours de toutes les pensées, à l'union de tous les sentimens pour la gloire du ciel et le bonheur des hommes! C'est là notre terre promise: il dépend de vous de nous y faire arriver sans tempêtes. Si vous manquez à ce devoir de prudence et de charité, on pourra vous dire un jour comme Jésus aux pharisiens dans saint Luc: « Malheur à vous, docteurs de la loi, qui, ayant la clé de la science, non-seulement n'y êtes point entrés, mais qui en avez encore fermé la porte à ceux qui voulaient y entrer! » (Ch. 11, v. 52.)

DES PERFECTIONNEMENS INDUSTRIELS.

Les journaux anglais ont annoncé dernièrement que la voiture à vapeur de M. Gurney avait été assaillie par la population ouvrière des environs de Bath, et que les jours de l'inventeur avaient été mis en danger. On a raison de signaler de tels actes de vandalisme et de barbarie: mais à qui doivent-ils servir de leçons? Est-ce à l'artisan condamné dans son atelier à la misère et à l'ignorance? à cette espèce de paria européen qui, préoccupé nuit et jour de ses premiers besoins, n'a que le tems nécessaire pour éviter de mourir de faim, à force de travail, et qui se trouve dépouillé, de fait, de la faculté de réfléchir et de prévoir? Non, il serait par trop cruel de reprocher à cette classe d'hommes les inévitables conséquences de l'état abject où les plongent les vices de nos législations. L'avertissement s'adresse plutôt à ceux qui pourraient améliorer cet état. C'est à eux de comprendre que là où l'ouvrier, sans égard pour les doctrines chrétiennes, n'est considéré que comme un vil instrument de travail, exposé à périr dès qu'on arrive à produire sans lui, à meilleur marché, tout ce qui sert à embellir l'existence de ses maîtres; c'est à eux de comprendre qu'il est naturel que cette masse de machines vivantes s'alarme de l'apparition des procédés mécaniques, et de toutes les découvertes qui menacent de lui enlever son dernier morceau de pain. Faites donc que les perfectionnemens industriels, comme tous les autres, tournent au profit de la portion la plus nombreuse de l'humanité, au lieu de ne contribuer qu'à augmenter le bien-être d'une imperceptible minorité; faites que la richesse sociale soit plus équitablement répartie, et vous verrez alors cette multitude grossière, qui redoute aujourd'hui les inventions, comme des coups mortels qui vont lui être portés; vous la verrez accueillir avec enthousiasme tout moyen d'accroître une prospérité dont elle ne sera plus inhumainement, irréligieusement exclue. Il serait tems de mettre fin à ce contraste honteux, qui nous

montre des gouvernemens soumis à la loi évangélique, laissant subsister, dans toute sa vigueur féodale, l'exploitation de l'homme par l'homme, et souffrant que des êtres créés à l'image de Dieu, que des chrétiens admis aux bienfaits de la confraternité universelle soient abaissés au niveau de la brute, mis en concurrence avec des machines, et réduits à ne faire usage du reste de sentiment qu'on leur laisse, que pour s'opposer, au nom de la faim qui les presse, aux progrès de cette famille humaine, dont pourtant ils font partie !!!

Nous appelons, sur ce triste tableau, l'attention des publicistes qui portent un cœur d'homme dans leurs spéculations scientifiques; il servira peut-être à leur faire sentir la nécessité d'une nouvelle doctrine générale, dont l'application réalise les vœux de la religion et de la philantropie, et fasse disparaître, sans désordre et sans anarchie, les dernières chaînes qui pèsent sur l'humanité. Si le génie du retardement ne fait qu'accroître la cause du mal, alors même qu'il s'évertue à en arrêter les conséquences; si l'on songe sérieusement quelque part à rajeunir le principe qui concentre les avantages sociaux dans une minorité privilégiée, au moment même où le monde est ébranlé par les vives doléances que les restes de cette concentration provoquent; si l'esprit du patriciat, qu'a si bien peint M. Ballanche, se ranime pour conjurer le développement qu'une loi providentielle assigne au plébéianisme, c'est le moment d'invoquer cette loi protectrice, et de chercher, dans la doctrine qui nous l'a révélée, la mesure de nos espérances et la règle de nos efforts.

LES TROIS ÉCOLES.

Le *Psycologue* au *Scholastique* : On ne vous comprend plus. — Le *Scholastique* : On ne vous a jamais compris. — D'où vient donc l'enthousiasme universel que j'excite parmi la jeunesse pensante. — Sans doute de l'éloquence que vous déployez dans l'exposition de vos doctrines inintelligibles. — Je ne suis point orateur, je suis philosophe avant tout. — Un moraliste a très-bien observé que les qualités que l'on possède le plus incontestablement sont toujours celles dont on est le moins disposé à se glorifier. Mais en quoi consiste, d'ailleurs, votre philosophie? A entasser abstraction sur abstraction, pour remonter jusqu'aux notions de substance et de cause; et reproduire, sans aucun espoir de résultat pratique, l'ontologie des Eléatiques et des Pythagoriciens. — Y pensez-vous? Prendre pour une vieillerie la philosophie par excellence, cette doctrine d'élection, à laquelle l'humanité ne devait être initiée que par le dix-neuvième siècle! — Vous n'avez refait que le costume, avec quelques lambeaux venus d'Ecosse et d'Allemagne; et vous avez même exhumé des annales philosophiques de l'antiquité, le nom d'*éclectisme*, pour en couvrir votre rapiécetage moderne. — C'est bien fort, et vous mettez ma patience stoïque à une bien rude épreuve. Mais je veux admettre que je ne fasse que servir de porte-voix aux anciens pour communiquer avec les âges les plus éloignés, s'ensuit-il que mes veilles soient stériles, et que les idées dont j'ai entrepris la propagation ne puissent pas recevoir une application utile? — Vous l'avez dit. Il n'y a rien à déduire, pour la société, du travail pénible que vous faites faire à la conscience sur elle-même; et Tissot, comme l'a judicieusement remarqué l'un des penseurs les plus profonds de notre école, aurait dû publier un second volume sur cette dangereuse habitude de l'esprit. — Me voilà donc atteint et convaincu d'impuissance. Mais vous, qui me traitez avec tant de rigueur, malgré les paroles conciliatrices que je vous ai si souvent adressées, qu'espérez-vous pour le monde, de cette théologie claustrale, dont vous ne voulez pas sortir, quoique le génie de vos grands écrivains la dénonce comme insuffisante et mesquine? — Le scholastique allait essayer de répondre, lorsque un troisième interlocuteur mit ainsi fin à la dispute : Vous avez tous les deux raison, l'un contre l'autre, dit-il aux deux champions. La scholastique et l'éclectisme sont aujourd'hui également incapables d'obtenir une réalisation sociale. La théologie du moyen âge, s'occupant, d'une manière tout-à-fait spéciale et presque exclusive, du perfectionnement moral des individus, laissait, en dehors de ses prévisions, toute leur existence matérielle, et se bornait à tirer, des préceptes évangéliques sur la charité, les élémens d'une association purement spirituelle, dans laquelle tous les devoirs temporels, envers le prochain, se réduisaient à l'aumône. L'éclectisme, qui se résout dans le constitutionalisme, quand il veut se transformer politiquement, n'a, de son côté, qu'une valeur critique, par rapport à l'ancien ordre de choses, dont la scholastique occupait le sommet; et toute sa sollicitude, pour la masse du genre humain, n'a d'autre but que de lui faire trouver, du moins en droit, à l'hôtel de ville et à l'audience, une égalité correspondante à celle que le théologien admit dans l'Église. Mais pour l'immense majorité des hommes, les rapports avec le temple et le palais, ne forment qu'une partie de l'existence humaine; et dans toutes les autres circonstances de la vie, dans toutes ses relations journalières, chaque membre de la société aimerait à trouver une traduction en faits, une application réelle des principes philantropiques qui sont renfermés dans les livres des éclectiques et des théologiens: car, tandis que ceux-ci s'en tiennent à l'aumône, comme moyen de soulager les classes malheureuses, ceux-là s'imaginent aussi qu'on a tout fait pour le peuple, quand on a réclamé pour lui un allègement d'impôts. Ecoutez là-dessus un philosophe du dernier siècle : il s'exprimait ainsi en 1788 :

« On croit communément que les campagnes sont ruinées par les corvées, les impositions, et surtout par celles des tailles; je conviendrai volontiers qu'elles sont très-onéreuses : il ne faut cependant pas imaginer que la seule suppression de cet impôt rendrait la condition des paysans fort heureuse. Dans beaucoup de provinces, la journée est de huit sous (en 1788). Or, de ces huit sous, si je déduis l'imposition de l'église, c'est-à-dire à peu près quatre-vingt-dix fêtes ou dimanches, et une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier est incommodé, sans ouvrage, ou employé aux corvées, il ne lui reste, l'un emportant l'autre, que six sous par jour. Tant qu'il est garçon, je veux que ces six sous fournissent à sa dépense, le nourrissent, le vêtent, le logent : dès qu'il sera marié, ses six sous ne pourront plus lui suffire, parce que, dans les premières années du mariage, la femme, entièrement occupée à soigner ou à allaiter ses enfans, ne peut rien gagner. Supposons qu'on lui fît alors remise entière de sa taille, c'est-à-dire cinq ou six francs, il aurait à peu près un liard de plus à dépenser par jour : or, ce liard ne changerait sûrement rien à sa situation. Que faudrait-il donc faire pour la rendre heureuse? » C'est à une nouvelle doctrine générale, qui ne laisse en dehors de ses aperçus aucune partie de l'existence humaine, et qui préside à l'amélioration du sort des classes les plus nombreuses et les plus pauvres, sous le triple rapport de l'intelligence, de la moralité, et de la vie matérielle (1); c'est à elle qu'il est réservé de résoudre le problème dont l'écrivain, que nous venons de citer plaçait la solution dans la simple augmentation des salaires; c'est à elle de remplir à la fois les lacunes de l'ancienne théologie et le vide de l'éclectisme.

(1) L'égalité la plus complète et la seule désirable n'est point celle des niveleurs, mais plutôt celle qui classerait, dans la hiérarchie sociale, et récompenserait chaque membre de l'association, selon sa capacité, sa moralité et sa coopération au bien-être général.